

Université de Paris X
Laboratoire d'ethnologie et de sociologie comparative

La couleur : perception, dénomination, implications culturelles et cognitives

par

Serge Tornay

3

texte préparé pour le
séminaire B2-523
«Problèmes ethnolinguistiques»
janvier 1977

1

En répondant à l'appel d'offres de l'Action Thématique Programmée "Traitement, transmission et stockage des images", dite A.T.P. "signaux", notre ambition était de contribuer à l'examen de la face subjective d'une catégorie précise de signaux. La double face du signe, dont Saussure nous a aidés à prendre conscience en imaginant les bases d'une sémiologie générale, appelle tout naturellement une recherche conjointe dans le domaine technologique (acoustique, phonétique, vision, transmission des signaux de tous ordres) et dans le domaine psychologique (langage, cognition, communication, interprétation etc.). Une A.T.P. "signaux" est donc, par sa nature même, pluridisciplinaire.

Diverses circonstances, exposées dans notre projet initial, nous avaient conduit à centrer notre réflexion sur la couleur plutôt que sur l'image en général, ce qui a été agréé par le Comité scientifique de l'A.T.P. Le déroulement des travaux, l'accueil que le projet a reçu en général auprès des collègues de plusieurs disciplines nous ont confirmé le bien-fondé de ce choix : la couleur, sa perception, sa dénomination, ses implications culturelles et cognitives correspondent effectivement à une préoccupation actuelle de l'ethno-science, discipline héritière de l'anthropologie culturelle. Ethnologique dans son esprit et dans sa mise en oeuvre, le projet a consisté essentiellement en une exploration du champ de la couleur dans les sociétés non industrielles. Mais son contenu même impliquait une diversification des méthodes et des angles d'étude : c'est ainsi que les aspects psycho-physiologiques, linguistiques, culturels et cognitifs de la couleur sont apparus comme complémentaires, mais solidaires aussi puisque l'objectif de toute démarche scientifique est d'élargir

notre compréhension des phénomènes et de les replacer dans des perspectives plus générales.

Sous sa forme moderne, couramment appelée ethno-science, l'anthropologie culturelle se fixe comme objectif essentiel d'examiner comment s'exprime, à travers le particularisme culturel, la connaissance que l'Homme possède et développe de son milieu, du monde naturel. La relation de cette connaissance à l'ordre social est une préoccupation qui a déjà été exprimée en France, notamment par Durkheim, Mauss et Lévi-Strauss, mais les tendances plus empiriques de l'ethno-science moderne, sous l'impulsion de ses fondateurs américains autour de Conklin, ont limité, dans cette voie, les ambitions. On s'en rend nettement compte dans les résultats de la présente recherche.

La perspective ethno-scientifique actuelle se caractérise par une série d'exigences : l'empirisme, déjà évoqué ; la préoccupation linguistique, qui, dans l'optique whorfienne, est la seule clé de toute connaissance culturelle ; enfin la préoccupation cognitive, qui vise essentiellement à découvrir comment l'homme, dans sa culture, perçoit et conçoit le monde qui l'entoure. Le domaine de l'ethno-science est ainsi celui de la variabilité des représentations culturelles. Cette optique, qui domine la scène au cours des années cinquante, conduisait inévitablement à reposer le problème des universaux, c'est-à-dire celui des limites de la variabilité culturelle. Voilà donc le cadre général, historique et intellectuel, dans lequel se sont déroulées nos recherches.

Synthèse des résultats

Ayant consacré à l'historique de notre problème l'article introductif de l'ouvrage collectif (cf. "Couleur et anthropologie : une perspective historique"), nous tenterons ici de synthétiser les résultats les plus marquants de cette entreprise. Le plan de cet ouvrage nous servira de guide, puisqu'il est lui-même issu d'un effort collectif de synthèse des travaux.

Le découpage en quatre sections correspond aux orientations majeures de la recherche, d'un point de vue méthodologique :

psycho-physiologie ;

linguistique ;

ethno-science ;

anthropologie cognitive.

Quatre "entrées" dans le sujet, qu'il ne faut d'ailleurs pas concevoir comme absolument exclusives les unes des autres. Il s'agit plutôt de qualifier le point de vue dominant dans un ordre de préoccupation, une ligne de recherche.

La distance entre les deux premières perspectives - psycho-physiologique et linguistique - est beaucoup plus marquée que celle qu'on suggère entre les deux dernières. En effet, il peut paraître arbitraire de séparer l'ethno-science - c'est-à-dire l'étude des taxinomies - de l'anthropologie cognitive, qui peut partir des mêmes matériaux. En réalité, ce qui fait l'unité de la quatrième section, c'est une interrogation sur le symbolisme. L'étiquette de l'anthropologie cognitive convient à une section consacrée au symbolisme dans la mesure où, dans ce domaine, les études s'orientent nettement vers les pro-

cessus cognitifs par opposition aux processus sémantiques. Nous n'avons pas la prétention de soustraire le symbolisme de l'aire classique de la sémantique ethnographique ou culturelle. Notre souci est simplement de souligner l'intérêt qu'il peut y avoir, pour une conception anthropologique du symbolisme, à s'attaquer en priorité à ses caractéristiques cognitives plutôt qu'à continuer à admettre qu'il ne représente qu'une variété de sémantique culturelle. Nous suivons en ceci l'impulsion donnée par notre collègue D. Sperber (1974) aux recherches sur le symbolisme.

Ainsi donc, les deux sections extrêmes de l'ouvrage, consacrées à la physiologie de la vision et au symbolisme des couleurs, se situent-elles respectivement au-deça et au-delà de l'objet classique de l'ethno-science : le domaine des taxinomies, lui-même exploré dans les deux sections centrales, linguistique et ethno-scientifique. En effet, dans la première section, on a mis l'accent sur les mécanismes naturels, trans-culturels, qui président à la vision et qui sont susceptibles d'influencer la dénomination des couleurs. On a tenté de mettre en évidence les propriétés catégorisantes de la perception, propriétés qu'il ne faut pas confondre avec les opérations taxinomiques mises en oeuvre dans les langues et donc dans les cultures particulières. Dans la dernière section, le propos se déplace au-delà de la taxinomie proprement dite. Car c'est précisément l'interrogation sur la transgression taxinomique qui caractérise les recherches actuelles les plus fécondes sur la nature du symbolisme.

Couleur, nature et culture

Une réflexion sur la portée de la couleur dans les sociétés

humaines pourrait s'appuyer au départ sur des considérations d'ordre éthologique. Il est utile de rappeler que la perception de la couleur n'est pas le privilège de l'Homme - ce qu'on affirme encore du langage - et que chez de nombreuses espèces animales de moeurs diurnes, des Arthropodes aux Mammifères, la perception colorée représente une adaptation importante au milieu et conditionne le mode de vie. Chez l'Homme, cette adaptation se manifeste, certes, en tant que facteur spécifique, mais elle est modulée au niveau ethnique : d'où la variabilité observée dans le domaine de la dénomination, de la classification et du symbolisme des couleurs. Les diverses cultures humaines, en fonction de leur milieu naturel, de leur mode de vie, de leur histoire, accordent à la couleur une importance très variable. Peu d'entre elles, à l'instar de l'occidentale, considèrent la couleur comme une chose en soi, ou comme une notion abstraite, discrète, coupée des autres impressions sensorielles. A ce sujet F. Vincent introduit la notion de "bilan sensoriel" et J. Dournes insiste sur le caractère arbitraire de l'isolement des stimuli visuels dans l'étude du vocabulaire des impressions sensorielles. Il est donc bien établi, d'une part, que la notion abstraite de couleur n'est pas explicitée par un vocable propre dans toutes les langues et que, d'autre part, la couleur est appréhendée, dans de nombreuses cultures, de pair avec d'autres paramètres sensoriels, en particulier tactiles, gustatifs, olfactifs ou même auditifs. Il est donc impossible de considérer la couleur comme une entité séparée, ou comme constituant de droit un domaine de recherche. De fait, la couleur s'est imposée il y a vingt-cinq ans comme le champ favori de l'étude du "langage de l'expérience" et ce privilège accordé à la couleur

semble refléter la prédominance de la vision dans l'organisation sensorielle de l'Homme, mais traduit peut-être aussi le conditionnement aux stimuli colorés de l'homme occidental. Comment expliquer la rareté des études ethno-scientifiques sur le goût, le toucher, l'ouïe, l'odorat, sinon par la difficulté que nous, occidentaux, éprouvons à décrire ces sensations et à imaginer pour elles des procédures de découvertes ? Selon J. Dournes, le champ des odeurs est remarquablement structuré chez les Jōrai, une minorité ethnique indochinoise, et le vocabulaire correspondant est d'une richesse insoupçonnée par l'occidental, culturellement et linguistiquement démuné face à ce champ d'expérience.

Nous considérons donc la couleur non pas comme une entité séparée, mais comme un des éléments de ce que E. Lenneberg a appelé le "langage de l'expérience". C'est à partir de l'expérience sensorielle dans sa diversité - le goût, l'ouïe, l'odorat, le toucher, la vue, pour ne citer que les principaux "sens externes" reconnus dans notre tradition culturelle, - que l'Homme construit une partie importante des représentations qui guident sa conduite individuelle et sociale. Les sens fonctionnent à la fois comme des filtres, capables de sélectionner les phénomènes physiques ambiants, et comme les agents de l'élaboration et de la transmission des informations aux centres nerveux, eux-mêmes chargés de l'analyse, de la synthèse, de la mise en oeuvre et de la mémorisation de ces informations. Il est utile de garder présente à l'esprit la nature subjective de la perception en général. Nos sens nous fournissent une image du monde qui est conforme, non pas à la "nature", mais à notre organisation biologique et, du moins c'est l'hypothèse que nous discutons dans ce livre, à

notre héritage culturel. C'est un fait que, d'une culture à l'autre, les enfants apprennent à voir, sentir, entendre, toucher, goûter d'une manière différentielle. Les langues naturelles viennent consolider ces diverses expériences du monde, en nommant telles sensations plutôt que telles autres, en accordant à tel domaine du sensible plus d'importance verbale qu'à tel autre, en faisant de certaines synesthésies un objet possible d'inter-communication. Dans cette perspective, le choix de la couleur ne se justifie que d'un point de vue pratique : ce n'est qu'une des voies d'accès au domaine considérable des dimensions culturelles de l'expérience sensorielle. Face à l'impossibilité de traiter un tel problème d'une façon globale, il est réaliste de "commencer par un bout", remettant à plus tard les investigations sur les autres sens, qui devront nécessairement précéder les tentatives plus larges de synthèse.

Perspectives psycho-physiologiques

Dans la première section de l'ouvrage deux préoccupations majeures sont exprimées :

a) quelles sont les bases physiologiques de la vision des couleurs indispensables pour aborder sous un angle psycho-physiologique le problème de leur dénomination ?

b) quels facteurs psycho-physiologiques sont susceptibles d'engendrer des constantes transculturelles dans la dénomination des couleurs ?

La première question est traitée par F. Parra, maître de conférence au Laboratoire de Physique Appliquée du Museum National, Paris. Il a réussi dans sa contribution à rendre accessibles des notions diffici-

les à un public non spécialisé, au premier chef aux collaborateurs du projet. Il définit en premier lieu le cadre conceptuel de la compréhension du phénomène couleur : la source d'énergie électromagnétique, l'objet modulateur de cette énergie, et le récepteur complexe : l'oeil-cerveau. Au niveau de ce dernier, les données physiologiques fondamentales sont exposées avec simplicité et précision : de la structure rétinienne (cellules réceptrices, bipolaires, ganglionnaires) on passe à l'étude des fonctions de ces populations de cellules. L'étude de la fonction des cônes est essentielle à la théorie de la vision des couleurs, puisqu'il en existe trois catégories qui ont chacune une courbe spécifique de sensibilité spectrale : les courbes du Bleu, du Vert et du Rouge. Ce que Thomas Young, en 1801, n'avait pu que postuler se révèle aujourd'hui empiriquement justifié : la théorie trichromatique, dite de Young-Helmholtz, a une base physiologique observable "à l'entrée", au niveau des récepteurs.

Le rôle des couches rétiniennes plus profondes, cellules bipolaires, amacrines, ganglionnaires et du corps genouillé, dernier relai avant le cortex cérébral, est examiné avec minutie. Cet examen permet une meilleure compréhension de la théorie de Hering, basée sur le postulat de trois couples de sensations antagonistes : blanc-noir, rouge-vert et jaune-bleu. Alors que dans le premier couple, qui correspond à la sensation de luminosité, le mélange de blanc et de noir donne la sensation de gris, dans les deux autres couples les informations-couleur sont mutuellement exclusives. D'après la conception de Hering, il existe donc un canal indépendant pour la transmission de l'information-lumière par rapport à l'information chromatique et il faut admettre l'élaboration de l'ensemble des sensations par le

jeu de couples antagonistes. La contribution de F. Parra est complétée par une synthèse sur les anomalies de la vision des couleurs, domaine dans lequel l'auteur a conduit des recherches originales. On dispose ainsi d'un abrégé rigoureux des connaissances actuelles sur la couleur et la physiologie de sa perception.

L'auteur a conçu cette contribution en fonction du projet global et s'est fixé deux objectifs principaux :

a) éclairer les non physiologistes sur la complexité du phénomène couleur et sur les possibilités de le mieux cerner, de le mieux définir à tous les paliers de la recherche en sciences humaines ;

b) de permettre d'aborder en connaissance de cause et avec un oeil critique les travaux qui s'appuient sur des données physiologiques pour formuler des théories de la dénomination des couleurs, thème central de notre recherche.

Nous arrivons ainsi à la deuxième partie de cette première section, consacrée aux théories physiologiques de la dénomination des couleurs.

Ces théories sont avancées par des collègues américains et il importe de les situer brièvement par rapport aux recherches menées récemment Outre-Atlantique. Le problème de la dénomination des couleurs est un thème classique de l'anthropologie linguistique. A l'intérieur de l'école dite ethno-scientifique évoquée plus haut, le vocabulaire désignant les couleurs passait pour l'exemple-type du relativisme culturel et de l'arbitraire linguistique. Or, en 1969, deux chercheurs californiens, B. Berlin et P. Kay, mûs par de nouvelles préoccupations nettement universalisantes au sein de l'école ethno-scientifique, lançaient une thèse "révolutionnaire" sur la dénomination des cou-

leurs : bien loin de manifester l'arbitraire linguistique et culturel, ce domaine serait soumis à une loi de type évolutif, contraignant les langues naturelles à posséder ou à acquérir, dans un ordre défini, un nombre limité de "basic color terms" ("termes fondamentaux de couleur" et/ou "termes désignant des couleurs fondamentales" : ambiguïté utile à cette théorie). A l'appui de cette thèse était publié un ensemble de documentation livresque et empirique - cette dernière de qualité parfois discutée - sur près d'une centaine de langues naturelles. Nous traitons en détail de cette thèse et de ses répercussions dans notre introduction historique. Il suffit de souligner ici l'impact qu'elle a eu sur notre propre projet : alors que nos collaborateurs américains soutiennent tous les deux la thèse de Berlin et Kay, la plupart de nos collègues français, qu'ils soient linguistes ou ethnologues, émettent les plus grandes réserves à l'égard de cette théorie, même si peu d'entre eux parviennent à formuler une démonstration de leur anti-évolutionnisme. Nous reviendrons plus loin sur cette question, qui ne focalise d'ailleurs pas l'attention de tous nos collaborateurs. Certains nous ont même reproché, probablement à juste titre, d'avoir accordé trop d'attention à cette thèse dans nos propres travaux.

Le premier de nos collègues physiologistes est J. Cairo, de l'Université de New-York. Il a écrit pour notre projet un ingénieux essai combinant des données de la théorie trichromatique (intersections des courbes de sensibilité spectrale des populations de cônes) et de la théorie des antagonismes de Hering pour "expliquer" la stabilité transculturelle observable dans la dénomination des couleurs spectrales. Pour Cairo, ce qui est fondamental dans la vision

de la lumière et des couleurs, c'est la mise en oeuvre de mécanismes ordonnés, hiérarchisables. Il dégage une série d'oppositions fonctionnelles, en partant des plus élémentaires : clarté-obscurité : blanc/noir ; ondes longues-ondes courtes : rouge/bleu-vert, etc. Cairo met ainsi à jour une séquence de percepts comparable à celle qu'avaient postulée Berlin et Kay. La différence, essentielle selon nous, c'est que Cairo propose un ordre hiérarchique-fonctionnel et non pas, comme Berlin et Kay, un ordre temporel-évolutif. On peut admettre des contraintes perceptuelles sans dévier vers une explication évolutionniste. La contribution de Cairo nous paraît importante car, tout en soutenant la thèse de Berlin et Kay, elle la ramène à sa juste dimension : la simple affirmation que la dénomination des couleurs ne peut pas manifester un arbitraire culturel absolu, car il existe des contraintes spécifiques au niveau de la perception. Ainsi Cairo contribue-t-il à démentir l'opinion, courante en science humaine, selon laquelle la physiologie serait la servante de l'évolutionnisme social, c'est-à-dire de l'idéologie du Progrès et de la supériorité de l'Occidental.

Dans la même optique que J. Cairo, M. Bornstein, de l'Université de Princeton, explore les facteurs individuels (anomalies de la vision), géographiques et raciaux susceptibles de préconditionner la dénomination des couleurs. Il démontre en particulier, carte à l'appui, que la forte pigmentation optique jaune aux alentours de l'Equateur est à mettre en rapport avec la fréquence élevée de la fusion terminologique vert-bleu dans cette zone. En outre, M. Bornstein met en évidence le fait que l'Homme partage avec d'autres espèces (comme le Pigeon, l'Abeille) la faculté de répondre "catégoriellement"

aux couleurs, c'est-à-dire que ces dernières représentent "des sensations discrètes, qualitatives". Précisons qu'il s'agit ici non pas de catégorisation verbale, mais purement perceptuelle. D'après les documents réunis ou élaborés par Bornstein, l'Abeille voit quatre catégories de couleurs, de l'ultra-violet au vert-jaune, en passant par le bleu-violet et le bleu-cyan, et est aveugle au rouge ; le Pigeon, quant à lui, se contente de trois catégories, du bleu-vert au rouge-orange, en passant par le jaune. Les humains voient quatre couleurs irréductibles les unes aux autres : bleu, vert, jaune, rouge et il semble établi que les bébés discriminent ces couleurs bien avant l'acquisition du langage. Ces quatre couleurs sont couramment dénommées "primaires psychologiques", c'est-à-dire fondamentales au niveau du comportement. La présence de cette faculté catégorisante chez d'autres espèces nous invite à ne pas rejeter avec horreur les considérations d'ordre universel, en l'occurrence psychologique. Bornstein pense que si la Nature peut imposer des limites ou des directives à la Culture dans le domaine de la dénomination des couleurs, ce ne peut être qu'à ce niveau élémentaire. D'où sa conclusion : "C'est dire qu'au niveau primaire des systèmes de dénomination les catégories biologiques de la tonalité exercent un contrôle sévère sur les catégories lexicales de la couleur".

Quelle que soit la virulence de l'anti-évolutionnisme et de l'anti-biologisme observable en France dans le domaine des sciences humaines, il nous est apparu naturel de permettre à ces collègues américains d'exprimer leurs vues en toute liberté dans notre projet, car elles sont une partie intégrante des problématiques actuelles. Dans notre introduction historique, nous montrons d'ailleurs que l'opposition

entre les tendances universalistes et particularistes a existé depuis les débuts de l'anthropologie moderne, il y a maintenant plus d'un siècle.

Cette première section se termine par une contribution sur les noms de couleurs en khmer dans laquelle J. Nepote et Khing Hoc Dy utilisent comme matériel d'enquête le nuancier Letracolor proposé par nous en 1973 et le tableau coloré de Berlin et Kay (1969). En mettant en relief l'influence de ces matériaux d'enquête sur certains aspects des résultats obtenus, les auteurs inaugurent une longue série de réflexions méthodologiques, dont la variété constitue un des intérêts majeurs de notre ouvrage collectif.

Perspectives ethno-linguistiques et ethno-scientifiques

Couleur perçue, couleur nommée : nul ne songerait à nier la distance qui sépare ces deux domaines d'investigation. Les théories visant à mettre à jour l'influence de la perception sur la dénomination sont loin de conduire à un consensus. Il est nécessaire de réfléchir aux raisons profondes de ces réticences.

Que peut-on dire, d'un point de vue linguistique, des "dénominations de couleur" ? Question insoluble dans l'absolu, car elle implique la réponse préalable à cette autre question : qu'appelle-t-on "dénominations de couleur", peut-on, dans chaque langue, en faire l'inventaire ; peut-on en trouver, ou en proposer a priori, une définition générale acceptable pour toutes les langues naturelles ? Ces questions elles-mêmes ne peuvent que mettre le linguiste dans l'embarras. Suivant les limites qu'il assigne à sa discipline, il peut même être amené à les rejeter : le fait qu'un ensemble de signes

linguistiques "renvoie" à tel ou tel "domaine extra-linguistique" peut laisser le linguiste moderne, qui est surtout grammairien, parfaitement indifférent. Il pourra, à la rigueur, adopter un comportement empirique : voyons si les signes qui "renvoient" intuitivement à la notion de couleur ont quelques propriétés linguistiques originales ou communes. C'est l'attitude de plusieurs de nos collaborateurs, en particulier P. Achard, A. Meunier, et nous reviendrons aux résultats de leurs investigations.

Mais cette optique purement linguistique n'a pas occulté le problème ethno-linguistique central dans notre recherche : comment s'opère la liaison entre un champ particulier de recherche, défini conceptuellement dans une discipline, et l'expression linguistique de ce champ dans une langue particulière ? Sans doute, la "révolution" ethno-scientifique a-t-elle consisté à renverser théoriquement l'ordre de cette interrogation (cf. Frake, 1964) : tel champ linguistique et conceptuel, repérable dans telle langue, donc dans telle culture, peut-il être mis en rapport avec tel domaine du "réel" ou de la réflexion anthropologique ? Toutefois, les plus ardents défenseurs du culturalisme, s'ils s'interrogent sur le fond et la forme de la production ethno-scientifique de ces vingt-cinq dernières années, reconnaissent que la révolution annoncée par Frake a avorté (cf. Keesing, 1972) : on n'a pas réussi à se libérer du joug de la référence. Qui songerait à reprocher à Conklin d'avoir recueilli les généalogies honunóo en utilisant, comme tout ethnographe, les "termes de base" père, mère, frère, soeur, fils, fille, mari, femme, dont il a trouvé rapidement les "équivalents" dans la langue étudiée ? Le recours à ce procédé, dont la mise en oeuvre privilégie les "relations focales" et

les "dénotations" au détriment des relations marginales et des connotations, implique l'hypothèse d'un domaine universel, appelé "parenté" : cet artifice n'a pas empêché l'ethnographe cité de parvenir à la description de l'espace généalogique particulier aux Hanunóo. Ce n'est même que par rapport à un espace idéal, existant dans la théorie anthropologique, que l'espace hanunóo peut être défini comme particulier. Sans hypothèses générales, le culturalisme lui-même n'existe pas, ou il n'exprime que l'emprisonnement dans une subjectivité. De même, qui féliciterait l'ethno-botaniste, l'ethno-zoologiste d'ignorer ou de mépriser la botanique et la zoologie "occidentales" sous prétexte que "leurs" gens n'ont rien à faire des élucubrations de Buffon ou de Linné ? Mais de quelle plante, de quel animal veut-il parler ? se demanderait-on légitimement à la lecture de ses écrits. Les "termes indigènes" dont sont truffées les meilleures descriptions ne sont pas transparents aux lecteurs moyens - en l'occurrence tous les lecteurs possibles sauf l'auteur de la monographie et, éventuellement, ses informateurs, encore que, très souvent, les meilleurs d'entre eux ne sachent pas lire ! - Mais de quelle couleur veut-il parler ? Cette question, aux yeux de certains, serait indécente, car elle impliquerait une sorte de viol de l'originalité culturelle... Pour qui se rallierait à cette opinion la dénomination des couleurs ne relèverait ni de l'ethno-linguistique ni de l'ethno-science : domaine réservé, objet incommunicable, il serait inutile d'en parler. Ayant choisi le parti inverse, il nous faut progresser : Une fois admise la légitimité, sinon la nécessité, d'une interrogation sur la référence, restent à définir les conditions méthodologiques de cette interrogation.

Comme nous l'avons rappelé dans notre préambule, la couleur ne constitue pas, de droit ou a priori, un domaine aussi défini transculturellement que la parenté, les plantes cultivées, les animaux sauvages etc. Le concept de "couleur" n'est pas universel : la référence occidentale - à savoir une définition de la couleur en terme des dimensions psycho-physiologiques de teinte, de saturation et d'intensité - ne manifeste pas la même prégnance empirique que les plantes ou les animaux. Mais qu'en est-il de la "parenté" ? On voit bien qu'ici la référence est théorique, abstraite, sociologique. Parallèlement, dans le cas de la couleur, la référence choisie, lorsqu'on accepte de préciser "de quelle couleur on parle" au moyen d'un système standard, est théorique, abstraite et psycho-physiologique. Ce système standard a des bases empiriques dans l'ordre de la perception, tout comme l'invariant "parenté" invoque des bases empiriques au niveau de la vie familiale. Le "solide des couleurs" est-il une référence adéquate pour parler de notre sujet ? Nous ne pouvons que souhaiter la découverte d'une référence plus adéquate ; mais, en attendant, c'est la meilleure que nous possédions. Cette référence "occidentale" n'a-t-elle, par ailleurs, aucune prétention à une certaine généralité ? Voici la définition la plus simple que nous connaissions de la couleur perçue : "aspect de la perception visuelle permettant à l'observateur de distinguer des différences entre deux objets de mêmes dimensions, de même forme et de même structure..." (Vocabulaire International de l'Eclairage, 1970 : 112). N'est-il pas frappant que les peuples qui n'ont pas le concept lexicalisé de "couleur" utilisent fréquemment en son lieu et place une notion un peu plus large, mais qui se définit en termes très voisins de ceux qu'on

vient de citer ? Chez les Nyangatom (Ethiopie), par exemple, on appelle nginyemisyo les variétés, à l'intérieur d'une espèce végétale : dimensions, forme et structure sont très proches entre deux graines de sorgho ; la couleur est le critère le plus saillant de leur différence. Le fait qu'à la couleur soient fréquemment associés d'autres critères perceptifs - lisse/rugeux, uni/tacheté, sec/humide etc. - ne doit pas dissoudre toute hypothèse sur la structuration perceptive et linguistique de l'espace coloré stricto sensu. C'est d'ailleurs à une pure hypothèse sur une telle structuration que correspond l'usage de stimuli répertoriés pour le recueil des dénominations de couleur . P. Wald dévoile la "clôture", l'artifice que représente une telle procédure. Il est vrai qu'en soumettant un informateur à un test de dénomination sur du matériel standard, on l'enferme dans la logique de ce matériel : d'une certaine manière, il ne peut y échapper. Mais cette critique de la méthode expérimentale n'élimine pas totalement une énigme. Il n'est pas tout à fait exact de prétendre que toutes les réponses sont pré-codées dans le dispositif. Car

- 1) en face de stimuli, qui, aux yeux de l'occidental, ne diffèrent que par la couleur, l'informateur pourrait rejeter le critère chromatique, l'ignorer en quelque sorte, et prouver qu'il n'est pas pertinent dans sa culture en affirmant : "je ne vois que des bouts de papier" ;
- 2) il pourrait dire : "je perçois bien quelques différences, mais tous ces papiers sont de la même "sorte", ce qui signifierait : les critères tactiles et formels de l'échantillon l'emportent sur le critère chromatique ;
- 3) il pourrait enfin dénommer ces échantillons en suivant sa fantaisie personnelle ou d'une manière totalement aléatoire, si bien qu'on ne

pourrait déceler aucune récurrence d'un informateur à l'autre, aucun consensus sur aucun échantillon.

Or la grande majorité des résultats aux tests chromatiques, dans le cadre de la présente recherche comme en dehors de celle-ci, manifestent au contraire des résultats cohérents, très souvent un haut degré de consensus entre informateurs. Il est par ailleurs établi que les couleurs les plus saturées font l'objet de la plus grande facilité et de la plus haute cohérence de dénomination. Sans doute, dans des cas très nombreux, cet accord résulte-t-il de l'occidentalisation des sujets. Mais comment se fait-il que les peuples les moins acculturés - et nous en avons eu l'expérience personnelle en travaillant chez les Nyangatom et leurs voisins (1973) - "connaissent le truc", si l'on nous pardonne cette facilité de langage ? Il semble exagéré de prétendre qu'un échantillon comme le Letracolor, qui est très peu standardisé, contient en lui-même une solution et une seule de dénomination. En le proposant comme matériel d'enquête notre intention était d'ailleurs de montrer qu'on pouvait utiliser n'importe quels stimuli pour étudier empiriquement la dénomination des couleurs. Les colorants locaux ne font pas exception et il est aussi facile de les analyser spectrophotométriquement que les échantillons Letracolor : ils ne demandent qu'à rejoindre leurs voisins "artificiels" dans le diagramme de chromaticité, voire à les en éliminer. Cela n'empêcherait pas le chercheur de constater que l'espace chromatique standard, le diagramme de la Compagnie Internationale de l'Eclairage que nous utilisons dans ces études, peut offrir à la fois une représentation cohérente des rapports entre les stimuli et des rapports entre leurs dénominations. Là réside un fait majeur du point de vue de l'univer-

salité, et par conséquent mineur du point de vue de la variabilité culturelle. Faut-il se borner à voir dans ce fait l'expression des contraintes perceptuelles sur la dénomination des couleurs ? La tendance de nos collègues français sur ce point est de considérer cette liaison comme triviale et pratiquement inévitable dans le cadre de l'enquête par échantillons. Les récurrences constatées ne feraient que confirmer l'universalité des lois de la perception des couleurs et la généralité de certains procédés mis en oeuvre pour exprimer les différences perceptuelles les plus aillantes dans un cadre expérimental qui impose la chromaticité comme lieu du discours taxinomique. On s'explique ainsi les nombreuses prises de distance, ponctuelles ou globales, par rapport à la thèse de Berlin et Kay. On met en doute, d'une part, que les situations expérimentales permettent de qualifier les processus de la dénomination des couleurs "en général". On refuse, d'autre part, la qualité "d'universaux sémantiques substantiels" accordée par ces auteurs aux percepts sous-jacents aux "termes fondamentaux de couleur". Sur ce point, P. Achard et P. Wald insistent sur l'impossibilité d'assimiler le domaine de la couleur à celui de la phonologie - le critère de substantialité étant admissible dans ce dernier cas seulement - et sur la confusion qu'implique, dans l'esprit du français en tout cas, l'usage de terme "sémantique" pour ne désigner que l'aspect référentiel, marginal pour la sémantique actuelle, des dénominations.

Une fois levées ces ambiguïtés, il est plus aisé de prendre les tests de dénomination cum grano salis et de les considérer comme de simples outils permettant d'obtenir des matériaux linguistiques comparables. C'est à changer radicalement l'esprit de telles enquêtes

que nous invite P. Wald dans ses deux contributions. L'hypothèse substantialiste conduit naturellement à extraire des réponses des sujets des unités lexicales et à choisir ces dernières en fonction de critères faussement linguistiques. Il faut donc s'attacher aux énoncés complets et non pas aux termes isolés, aux "procédés de définition" et non pas de simple dénomination. La direction suivie par P. Wald est donc remarquable en ceci qu'elle restaure l'intégrité du donné linguistique et se donne les moyens d'une exploration cognitive non asservie à un paradigme lexical particulier. Là réside, à notre sens, une contribution importante à la critique de l'ethno-science, non seulement dans ses méthodes, mais également dans ses hypothèses fondamentales. Ces recherches conduisent logiquement à la reformulation des hypothèses longuement controversées sur les rapports langue/culture, dans le sens d'une plus grande indépendance des stratégies cognitives par rapport aux structurations lexicologiques. On sait que ces dernières, dans l'optique whorfienne qui domine historiquement la scène depuis 1950, sont porteuses des dimensions conceptuelles et cognitives mises en oeuvre par les locuteurs dans tel ou tel champ particulier. P. Wald renverse cette hypothèse et place au premier plan les habitudes de systématisation acquises par les sujets dans un contexte culturel et social donné et il observe comment les sujets mettent en oeuvre ces aptitudes dans une situation définie, par exemple dans un test de dénomination des couleurs. C'est dans cette perspective qu'il peut interpréter l'influence du bilinguisme et de la scolarisation sur les réponses de ses informateurs tunisiens.

On comprend ainsi le sens profond de l'attention accordée par la plupart de nos collaborateurs, particulièrement au sein des deux

sections centrales de l'ouvrage, au donné linguistique, qu'il soit recueilli au moyen d'un test ou glané dans les matériaux ethnographiques. Cette préoccupation manifeste la fécondité d'une réflexion sur le domaine et la pratique de l'ethno-linguistique, réflexion conduite en particulier par P. Achard, M. Bouez, M.P. Ferry et R. Hamayon au sein de l'équipe n° 3 du Laboratoire d'Ethnologie de Nanterre, en liaison avec des linguistes de Paris VII comme J.P. Boons et M. Gross et de Paris VIII-Vincennes comme A. Meunier et M.L. Beffa. L'esprit de ces recherches est défini avec rigueur par P. Achard dans son introduction "La couleur est-elle un universel sémantique ?". Outre les précisions fort utiles qu'il apporte sur le problème difficile des universaux, P. Achard nous soumet une réflexion originale sur l'hypothèse Sapir-Whorf et son importance - reconnue, apparemment rejetée, puis retrouvée - dans le cadre de notre projet. Cette hypothèse, qui s'attache à l'homme "culturellement et socialement situé, agissant" ne peut se revaloriser qu'en dehors de la conception substantialiste du "sens" des mots. Il faut donc rejeter la conception référentielle de la sémantique. La sémantique ne relève "pas de la langue, conçue comme l'ensemble des énoncés, mais du discours, c'est-à-dire de l'énonciation". De cette conception de la sémantique découle la prise en compte du donné linguistique intégral, dans le cadre de son énonciation. Notons tout de même que les situations d'énonciation n'excluent pas celles où le sujet est appelé à faire un discours sur la référence. Dans les tests de dénomination, en effet, les locuteurs font un usage très fréquent, pour actualiser leurs énoncés, de déictiques : "ceci est rouge", "cela est bleu", "vert ici", "jaune là" etc. Ces émouleurs nous font bel et bien passer du niveau

de la langue à celui du discours, établissant ainsi les conditions nécessaires à une exploration sémantique. Soulignons également que la plus linguistique de ces contributions, celle de A. Meunier sur "la couleur et ses termes français", accorde une place privilégiée à la référence physique dans la genèse des noms de couleur. Cette conclusion, qui rejoint des observations du même type dans de nombreuses langues, invite à ne pas écarter radicalement, au nom d'une théorie discursive du sens, les notions référentielles de la signification profonde des expressions de couleur.

Voilà donc les présupposés majeurs qui orientent les contributions plus linguistiques de la section II, plus ethnographiques de la section III de notre ouvrage. On a déjà relevé ce que leur séparation totale aurait d'arbitraire : on ne peut concevoir d'ethno-science sans support linguistique. Mais l'inverse est vrai aussi et dans certaines contributions on s'attache à démontrer que la linguistique pure est impuissante à rendre compte de certains phénomènes : elle n'y réussit qu'à la condition de se muer en ethno-linguistique, c'est-à-dire en linguistique qui prend appui sur les données culturelles. Ce point est remarquablement établi dans l'étude de Roberte Hamayon, "Des fards, des moeurs et des couleurs". Sous les dehors d'une monographie descriptive sur la couleur et ses expressions dans la langue et dans la culture des Mongols, l'auteur nous offre en réalité un véritable petit traité d'ethno-linguistique. Les dénominations de couleur sont analysées méthodiquement selon les critères morphologiques, syntaxiques, sémantiques et pragmatiques : ce schéma rappelle celui de l'Ecole d'Oxford. Mais c'est à une remise en cause des notions de hiérarchie à l'intérieur de ce schéma qu'est conduite R. Hamayon,

par la richesse de ses matériaux, mais surtout par la nécessité empirique de reconnaître l'intrication des différents niveaux linguistiques et extra-linguistiques. Cette insertion de la pragmatique dans l'ethno-linguistique a la même signification que l'exigence discursive en sémantique. La contribution de R. Hamayon indique également une direction intéressante pour l'étude du symbolisme : chez les Mongols, "l'emploi figuré se base sur l'usage du terme de couleur, alors que l'emploi symbolique se base sur l'usage de la couleur elle-même". Seuls les termes fondamentaux se prêtent à des usages figurés. Cette constatation très intéressante apporte un vrai critère sémantique à la définition des termes de base en mongol et esquisse une ligne de partage entre le sémantique et le symbolique. En effet, comme nous le suggérons dans notre propre étude "De la perception * symbolique du monde", il paraît probable que c'est la saillance perceptive et cognitive de la couleur et non pas celle de ses dénominations qui fonde sa valeur symbolique.

La complémentarité entre ethno-linguistique et ethno-science est mise en évidence dans chaque contribution des sections II et III, toujours dans un esprit de soumission à la réalité culturelle décrite. Cette préoccupation est particulièrement forte chez J. Dournes qui s'efforce, contre toute méthode de test, de dégager "une optique jōrai" sur "les races de couleurs". Il apparaît ainsi comme le champion du culturalisme. Une autre contribution de la même section de l'ouvrage (section III) tient le flambeau du whorfisme, celle de D. Turton sur la "catégorisation de la couleur en mursi" (Ethiopie). La notion de "modèle" tient une place centrale dans cet essai. Il s'agit en quelque sorte d'une charte de référence, implicitement

* des couleurs à l'aperception

connue de tous les locuteurs de la langue, et qui leur permet en toute circonstance de nommer la couleur des choses, ou plus exactement de décrire le monde visible en se servant de noms de couleur. Les Mursi étant une ethnie à dominante culturelle pastorale, D. Turton pense que ce modèle réside dans le bétail et sa dénomination : il n'y a aucun nom de couleur en mursi qui ne soit applicable au bétail. Ainsi "toute la gamme des couleurs est-elle bien connue des locuteurs de par leur expérience quotidienne", et "prendre le bétail comme modèle revient à dire que c'est en parlant du bétail que la couleur peut être intégrée à des échanges d'informations sur le monde avec un accord terminologique optimal et la plus grande précision". Ce modèle a un statut fort, puisque D. Turton pense qu'on peut l'invoquer pour "expliquer" en mursi, par exemple, la fameuse égalité terminologique vert-bleu : il n'y a pas de vaches vertes ni de vaches bleues, mais bien des zébus d'un gris bleuté, chagi, terme applicable également à l'herbe et aux stimuli de couleur froide et de luminosité relativement élevée (en cas de faible luminosité, l'objet est dit "noir"). Evidemment l'existence de ce modèle culturel n'oblitére pas totalement les lois perceptives générales : il est un modèle de dénomination et non pas de perception au sens restreint du terme. Notons que l'hypothèse de D. Turton est compatible avec celle de A. Meunier : les noms de couleur auraient une origine référentielle directe dans certains objets courants, connus de tous ; ils n'acquièrent leur abstraction qu'au fil de l'évolution de la langue. Face à un échantillon de couleur inconnue, un Mursi a déclaré : "il n'y a pas de vache pareille". On est donc nettement ramené du ciel des théories et des universaux à la terre ocre de l'expérience quotidienne.

Même rappel du concret dans la contribution de S. Bouez sur les noms de couleur des Ho et des Santal (Inde) : il est impossible de comprendre le statut du jaune par rapport au rouge sans se référer à la complémentarité et à l'opposition perceptuelles, culturelles, symboliques, du turméric et de la poudre de cinabre dans ces sociétés. L'auteur décrit ainsi le cheminement qui va du perceptuel au symbolique, en passant par les représentations culturelles (séparé/uni, cuit/cru etc.). Tout comme P. Wald dans son étude tunisienne, S. Bouez s'attache aux dimensions cognitives de la dénomination des couleurs, annonçant ainsi l'ensemble des travaux consacrés au symbolisme de la couleur.

Couleur et symbolisme

Le symbolisme, comme de nombreux autres thèmes de recherche dans les sciences humaines, peut être abordé selon deux optiques divergentes. La première est culturaliste : elle présume qu'il y a une homologie entre la formation du symbolisme individuel par idiosyncrasie et la constitution du symbolisme collectif par l'accumulation et la mémorisation des expériences du groupe. Cette optique accorde une prédominance à l'arbitraire culturel. Elle incite le chercheur à pénétrer toujours plus avant dans un univers de représentations originales, spécifiques et qui ne "s'expliquent" bien qu'en "s'éclairant" les unes les autres. Il s'agit donc d'une perspective herméneutique. La deuxième perspective est universaliste. L'herméneutique peut y conduire lorsqu'elle recherche, au-delà des contenus particuliers, des "universaux". Ceux-ci peuvent trouver appui sur la psyché - comme les archétypes de C.G. Jung - ou sur le corps - comme les

symboles substantiels, sang, lait, sécrétions diverses, dans la théorie de V.W. Turner. Si l'on s'écarte du contenu pour s'interroger sur la forme de l'activité symbolique, on découvre à un pôle la psychologie génétique, et au premier chef celle de J. Piaget et à l'autre le structuralisme anthropologique de Lévi-Strauss. Dans ces deux écoles la fonction symbolique est une propriété de l'esprit humain. Une propriété générale, qui ne semble pas s'écarter radicalement de la fonction rationnelle ou conceptuelle.

Dans son remarquable essai, Le Symbolisme en général (1974), D. Sperber propose un modèle novateur du symbolisme. Il démontre, de façon convainquante à notre avis, que les conceptions antérieures, cryptologique et freudienne, en particulier, enferment l'étude du symbolisme dans l'impasse sémiologique : tant qu'on se préoccupe uniquement de ce que "les symboles signifient", on passe à côté de la réalité du symbolisme, à savoir une forme spécifique de l'activité mentale. La recherche de la signification pervertit notre compréhension du symbolisme. D. Sperber consacre un chapitre de son ouvrage au structuralisme de Lévi-Strauss, pour y reconnaître "la première alternative élaborée aux conceptions sémiologiques des mythes" (1974 : 94) ; mais, ce faisant, Lévi-Strauss "s'affirme, plus que tout autre, sémiologue" (ibidem), ce qu'on ne saurait contester en lisant les Mythologiques.

A la conception sémiologique, erronée, D. Sperber oppose une conception cognitive du symbolisme. L'idée maîtresse de cette conception est que "la symbolicité n'est une propriété ni des objets, ni des actes, ni des énoncés, mais bien des représentations conceptuelles qui les décrivent et les interprètent" (1974 : 124). Une représentation

conceptuelle défectueuse n'est pas automatiquement éliminée de l'esprit : elle peut subir une objectivation, une "mise entre guillemets". C'est le point de départ du traitement symbolique, caractérisé par "une triade : mise entre guillemets d'une représentations conceptuelle défectueuse - focalisation sur la condition sous-jacente responsable du défaut initial - évocation dans un champ de la mémoire délimité par la focalisation" (1974 : 135). D. Sperber reconnaît certes l'unité de l'esprit humain, mais il est amené à postuler l'existence de deux dispositifs "distincts et néanmoins couplés" (1975a : 32) : le dispositif conceptuel, qui "construit et évalue les représentations conceptuelles" ; le dispositif symbolique qui "a pour input l'output défectueux du dispositif conceptuel" (1974 : 152-153).

La simplification excessive de notre exposé ne doit pas faire perdre de vue la richesse des perspectives ouvertes par D. Sperber, qui a, le premier, mis à l'épreuve sa théorie dans des domaines où le symbolisme demeurait énigmatique, à savoir celui des "animaux parfaits, des hybrides et des monstres" (1975a) et celui de la rhétorique (1975b). Dans les deux cas, la conception cognitive s'avère adéquate et explicative. A propos de la symbolicité des animaux, l'analyse de D. Sperber permet de généraliser les propriétés qu'avait déjà reconnues Mary Douglas à l'anomalie taxinomique, en particulier dans son traitement des "abominations du Lévitique" (1966). On peut donc s'attendre à ce que l'impulsion donnée par D. Sperber à l'étude du symbolisme ait un retentissement important en ethnologie et dans les disciplines voisines.

Une théorie fructueuse, heuristique dans ses applications, n'est pas pour autant à l'abri des remises en cause. D. Sperber rappelle

volontiers à ses amis que ce qui n'est pas infirmable n'est pas scientifique. Nous n'avons d'ailleurs pas la prétention d'infirmier sa théorie, mais simplement de la "questionner" à partir d'une réflexion sur le thème "Couleur et Symbolisme". Non pas "Symbolisme de la couleur" car ce serait admettre implicitement l'ancien postulat sémiologique. La couleur n'est ici que l'occasion d'une réflexion sur l'activité symbolique.

Deux éléments, d'ailleurs liés, du modèle de D. Sperber font problème à nos yeux. Le premier est l'aspect quelque peu cybernétique du modèle : ce sont apparemment les contraintes fonctionnelles admises dans la psychologie cognitive à laquelle se réfère D. Sperber (U. Neisser, 1967) qui le conduisent, peut-être à son corps défendant, à postuler ces deux dispositifs dont l'un, le symbolique, "fonctionne comme un mécanisme de feed-back couplé au dispositif conceptuel" (1974 : 153). On peut légitimement se demander si D. Sperber n'aurait pas pu faire l'économie de cette réification, qui sera inévitablement soumise aux mêmes critiques que, par exemple, les conceptions informatiques en biologie. Tandis qu'il fait par ailleurs une excellente critique du "sémiologisme" occidental, il succombe apparemment à ce sémiologisme en assignant à l'activité symbolique les murailles d'un dispositif ou les parois d'une "boîte noire", dont il était question au cours de l'élaboration de la théorie⁽¹⁾. Il faut en tout état de cause reconnaître que si "pendant des siècles le sémiologisme a dominé la production symbolique tacitement et sans partage" (1974 : 95), la

(1) Séminaires tenus par D. Sperber au Laboratoire d'ethnologie et de sociologie comparative, Université de Nanterre, en 1971-72-73.

stratégie mise en oeuvre pour le dénoncer et instaurer la symbolique dans sa nature profonde ne réussit pas, elle-même, à s'en affranchir ou à le dépasser. Le modèle de D. Sperber, on peut le regretter ou s'en réjouir, n'a rien de symbolique : il est profondément rationnel, donc, d'une certaine manière, sécurisant.

Le deuxième motif de gêne théorique réside, pour nous, dans la position subordonnée du dispositif conceptuel. Bien qu'il apparaisse "comme un mécanisme très général qui sous-tend des activités intellectuelles extrêmement diverses" (1974 : 152), il se voit malgré tout réduit au rang d'utilisateur de déchets. Déchets nobles, certes, mais rebuts tout de même, inacceptables pour la raison cartésienne. On pourrait nous objecter que, dans un mécanisme de feed-back, un couplage n'est pas une véritable subordination. Et pourtant... il suffit d'imaginer un être pensant qui choisisse sa nourriture perceptive et intellectuelle en sélectionnant son milieu, son travail, ses livres, ses voisins, ses loisirs etc. de manière si parfaite et contrôlée que son dispositif conceptuel ne rencontre aucun problème, aucune "représentation défectueuse"! Cet individu n'aurait pas besoin du dispositif symbolique! En invoquant ironiquement le vieil adage "la fonction crée l'organe", on pourrait même s'attendrir devant un cas d'absence du dispositif symbolique chez un individu normal. Certains voient dans cette normalité de la "bête pensante" le citoyen idéal des démocraties modernes. C'est pourquoi nous aurions tendance à démarginaliser l'activité symbolique, à la placer au centre de l'activité mentale, de peur qu'on ne l'oublie, un beau jour de révolution.

Les psychologues auraient à exprimer ici leur point de vue. Non

seulement les psychanalystes, qui ont toujours quelque chose à dire, sinon à faire, mais encore les cliniciens de l'intelligence, qui s'efforcent de décrire et de comprendre les multiples facettes de la connaissance. La psychologie cognitive évolue à grands pas. Celle à laquelle se réfère D. Sperber doit avoir "dépassé", comme il se doit, les théories déjà classiques de J. Piaget. Notre incompetence nous tiendra à l'écart de ce sujet, à l'exception de quelques remarques intuitives. D. Sperber ne fait qu'une allusion marginale au psychologue genevois (1974 : 158). Ceci ne surprend guère, car Piaget propose, de l'activité symbolique, une conception fort différente de celle de D. Sperber. D'une part, il ne postule pas de dispositif distinct, séparé, mais insiste au contraire, sur "la continuité fonctionnelle entre le sensori-moteur et le représentatif" (1964 : 8), ce qui est une idée maîtresse de la psychologie moderne.

Par ailleurs, si l'on nous passe une simplification, Piaget situe la fonction symbolique en amont, et non pas en aval de la fonction conceptuelle, comme l'implique le modèle cybernétique. Dans la Formation du symbole chez l'enfant (1964) J. Piaget propose une conception cognitive cohérente, et, faut-il le rappeler, basée sur son expérience de clinicien, de la fonction symbolique : "Le problème que nous allons discuter en cet ouvrage est donc celui de la fonction symbolique elle-même, en tant que mécanisme commun aux différents systèmes de représentations, et que mécanisme individuel dont l'existence préalable est nécessaire pour rendre possibles les interactions de pensée entre individus et par conséquent la constitution ou l'acquisition des significations collectives" (1964 : 9, souligné par nous). Malgré certaines formulations empruntées à la sémiologie,

Piaget reconnaît pleinement l'originalité de la fonction symbolique et son antériorité par rapport à la fonction conceptuelle : "C'est elle - la fonction symbolique - qui rend possible l'acquisition du langage, ou des "signes" collectifs. Mais elle le déborde largement puisqu'elle intéresse également les "symboles", par opposition aux signes, c'est-à-dire les images intervenant dans le développement de l'imitation, du jeu et des représentations cognitives elles-mêmes... La fonction symbolique est donc essentielle à la constitution de l'espace représentatif, ainsi naturellement que des autres catégories "réelles" de la pensée" (1964 : 292).

D. Sperber ne fait aucune hypothèse sur la genèse de la fonction symbolique. Toutefois, s'il se plaçait dans une perspective ontogénétique, il devrait, contrairement à Piaget, postuler l'émergence du dispositif symbolique postérieurement à la mise en place et à la consolidation du dispositif conceptuel ; car, dans sa perspective, il ne saurait y avoir de symbolisme tant que le dispositif conceptuel n'est pas capable de juger et d'écarter certaines représentations comme défectueuses. Une telle conception ne résiste pas à l'observation, même la plus intuitive, de l'univers infantin. On trouverait donc, dans la psychologie génétique - tout au moins dans celle de Piaget - une incitation à retourner de fond en comble le modèle proposé par D. Sperber. Nos objectifs sont plus modestes : que peut apporter à ce dossier l'étude du symbolisme des couleurs ?

Parler du "symbolisme des couleurs" court-circuite en quelque sorte le problème, puisque cette formule implique une connaissance préalable de ce qu'est le symbolisme ; c'est même une conception sémiologique qui est en cause comme le suggère l'expression parallèle

C'est :

"signification des couleurs". Nos collaborateurs ont tous ressenti ce poids de l'hypothèse sémiologique - la plupart recourent à l'expression "symbolisme des couleurs" dans le titre de leur contribution; ils éprouvent une difficulté à parler du symbolisme en sachant qu'il n'est pas un "système de significations" comme les autres. La difficulté se traduit en général par la constatation de l'incomplétude de toute description systématique d'un secteur particulier du symbolisme. On a le sentiment que le symbolisme de tel rite, de telle couleur "renvoie" toujours à autre chose. On s'engage ainsi dans des trajectoires circulaires, qui conduisent d'un élément culturel à l'autre, les rapprochements permettant d'"éclairer" les faits les uns par les autres. La conception culturaliste, donc herméneutique, du symbolisme, ne peut être bannie de l'analyse des matériaux ethnographiques. La méthode structurale apporte ici un outil très sûr. Parmi nos collaborateurs qui illustrent le mieux l'efficacité de la méthode structurale, nous citerons B. Juillerat : il est indéniable que son analyse du symbolisme des couleurs nous donne une voie d'accès aux représentations conceptuelles des Iafar, à leur conception générale du monde.

Mais des considérations d'ordre méthodologique peuvent conduire à opter, en lieu et place du projet synthétique de Juillerat, pour une visée plus analytique. C'est la voie suivie par nos collègues A. Jacobson de l'Université de Stockholm et J. Lydall de la London School of Economics. A. Jacobson réduit l'extension de la notion de symbolisme. Elle traite du symbolisme de la triade blanc-noir-rouge en liaison avec la notion d'ordre social, sur des données bakongo (Afrique centre ouest). La méthode est claire : en distinguant signi-

fication effective (celle que choisit le "récepteur", l'utilisateur du symbole) et signification intentionnelle (celle que propose un "émetteur" patenté, prêtre, juge, etc.) et en limitant l'étude du symbolisme à cette dernière, l'auteur pense sortir de l'impasse où, croit-elle, Dan Sperber a condamné les étudiants en symbolisme.

A. Jacobson précise toutefois : on doit pouvoir interpréter la signification intentionnelle à condition que l'analyse se rapporte aux valeurs sociales fondamentales et à la machinerie des sanctions. Dans cette perspective, l'auteur étudie la triade citée dans l'administration de la justice, les expressions du deuil, les cultes des nkisi (esprits ancestraux et leurs représentations matérielles). La structure des oppositions exprimées par les trois couleurs se dégage ainsi de l'analyse de matériaux ethnographiques particulièrement riches.

Quant à J. Lydall, elle choisit de traiter du symbolisme sous un angle particulier, celui de l'efficacité symbolique⁽¹⁾. Les Hamar, éleveurs-agriculteurs de montagne du sud-ouest éthiopien, conçoivent que des événements puissent être causés et déterminés par la parole dite, ou l'acte rituel : dans les deux cas, il existe des énoncés qui donnent ordre à des personnes ou à des forces de produire les événements en question. La méthode de l'auteur consiste, dans cet article, à étudier les rites hamar comme des énoncés analogiques : il s'en suit que la valeur symbolique des éléments des rites dérive de la valeur analogique de ces éléments. Par exemple, si l'on veut expliquer pourquoi une chèvre noire est utilisée dans un rite particulier, et non pas une chèvre blanche ou rouge, on doit d'abord dé-

(1) On sait que ce thème a inspiré à Cl. Lévi-Strauss un essai célèbre, paru dans l'Anthropologie structurale, Plon, Paris, 1958.

couvrir la valeur symbolique de toutes les choses noires, blanches ou rouges, utilisées dans le rituel.

De l'analyse ethnographique minutieuse des éléments rouges, blancs, noirs et verts - couleurs pertinentes au plan rituel -, il ressort que les valeurs symboliques évoquées par les éléments de chaque catégorie de couleur correspondent à quatre principes fondamentaux de la pensée hamar :

- 1) un principe d'action et de substantiation évoqué par les choses rouges ;
- 2) un principe de détermination ou de cause évoqué par les choses blanches ;
- 3) un principe de définition évoqué par les choses noires ;
- 4) un principe d'expansion évoqué par les choses vertes.

L'étude des couleurs dans le rituel hamar conduirait ainsi à élaborer les prolégomènes d'une théorie hamar de la causalité. La perspective choisie par J. Lydall pourrait être interprétée comme réductionniste, comme le suggère le privilège accordé à l'énoncé analogique en tant qu'exemple-type de l'énoncé symbolique. En réalité, nous pensons que, par le biais de l'efficacité symbolique, l'auteur se situe bien dans la ligne d'une réflexion générale sur le thème "couleur et symbolisme" et qu'elle échappe, peut-être à son corps défendant, au cadre étroit, sémiologique, du "symbolisme de la couleur".

Ce cadre est également remis en cause dans la contribution de M. Carrin-Bouez sur le choix de la couleur des volailles dans le sacrifice santal (Inde) et dans notre propre essai sur le choix de la robe de l'animal sacrificiel chez les Nyangatom (Ethiopie).

M. Bouez observe, dans les rites santal, un jeu complexe de combinaisons, tant paradigmatiques que syntagmatiques, des couleurs des voilailles sacrifiées. Aux notions de couleurs unies s'ajoutent celles de "multicolore" ou de "dissymétrique", situant bien ces catégories dans un cadre culturel déterminé. La "combinatoire" ainsi observée ne semble que partiellement saisissable par une description logique ou exégétique. En d'autres termes, les choix ne sont que partiellement prévisibles. M. Bouez propose une explication très séduisante de ce fait : selon elle, la combinatoire se fonde sur la polarité religieuse - ensemble des représentations qu'on pourrait qualifier de symbolisme officiel, public - mais aussi sur une visée plus individuelle : la recherche, par le devin-guérisseur, de "l'efficacité symbolique maximale". C'est cet aspect non codable du symbolisme que nous proposons d'appeler "symbolisme sauvage". La manipulation des couleurs et des robes par les devins santal et nyangatom apporte une définition vivante du symbolisme sauvage. Dans le cas des Santal, l'opposition symbolisme officiel/sauvage est sous-tendue par l'opposition prêtre/devin que M. Bouez met en évidence à juste titre.

C'est donc à des types voisins de réflexions et d'hypothèses sur la nature du symbolisme et sur le rôle de la couleur dans la pensée symbolique que nous a conduits, M. Bouez et nous-même, l'analyse des matériaux santal et nyangatom. Pourquoi la couleur aurait-elle à jouer un rôle privilégié dans ce que nous avons nommé "l'aperception symbolique" du monde ? En tant que percept, la couleur est ce qui éclate dans la grisaille, ce qui attire l'attention sur quelque chose de plus important, parfois de vital. La perception active de la couleur est peut-être la première mise entre guillemets,

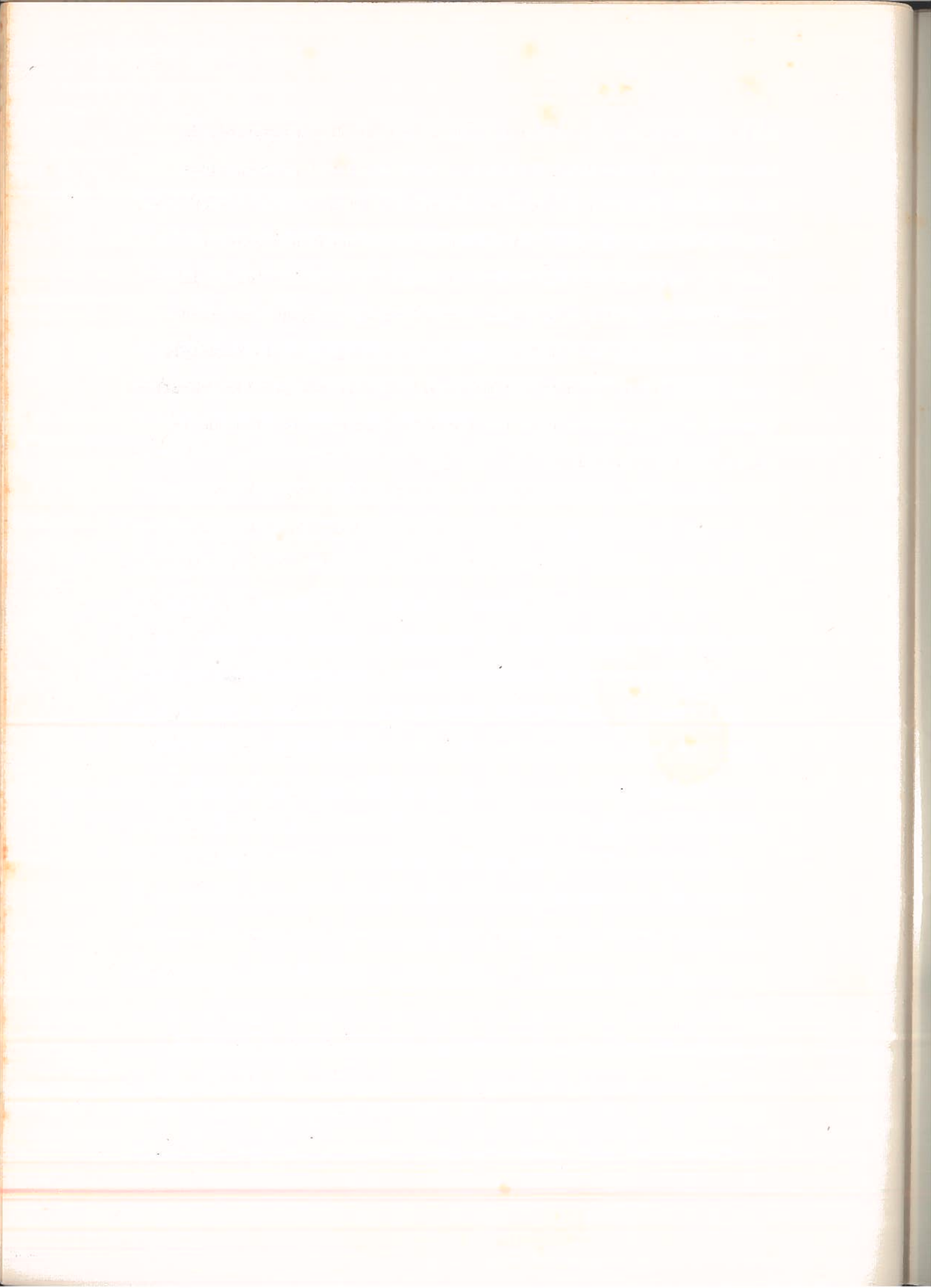
le premier acte de l'aperception symbolique. Avec la dénomination s'opèrent les premières rationalisations. Le symbolisme continue à s'exercer sur la couleur plutôt que sur les noms de couleur.

Lojuko, devin nyangatom, nous dit comment il passe du discours à la pratique et à la manipulation symbolique des couleurs. Il nous incite lui aussi, en pratiquant le symbolisme sauvage, à remettre en cause le modèle sémiologique. Comme le cheval ou la pensée, le symbolisme connaît une existence sauvage avant d'être domestiqué. La plupart des sociétés hiérarchisées, et en particulier celles qui exhibent un Etat, confient la domestication du symbolisme à des spécialistes - prêtres, juristes, lettrés de tous ordres - qui le réduisent à des systèmes cohérents de significations officielles. C'est l'origine de toutes les orthodoxies. On remarque que les ethnologues participent parfois à cette entreprise de rationalisation, avec le secours des plus zélés de leurs informateurs. Le symbolisme sauvage est celui qui échappe aux codes obligatoires, celui qui n'est pas encore asservi à une idéologie.

On comprend ainsi dans quel sens la réflexion sur le symbolisme s'éloigne des modèles sémiologiques et comment l'étude des implications culturelles de la couleur peut faire progresser, en les remettant en cause, les nouvelles conceptions cognitives qui se font jour dans l'étude du symbolisme.

Au terme de cette réflexion d'ensemble sur les résultats du projet-couleur, il conviendrait d'en analyser également les insuffisances. Elles sont nombreuses, mais qui s'en étonnerait ? Nous pensons que notre tentative représente plutôt un moment, sans doute éphémère,

de la réflexion sur un si vaste sujet. La pluridisciplinarité, il faut bien le reconnaître, correspond plus souvent à un vœu pieux qu'à la mise en oeuvre d'un type nouveau de réflexion et de recherche. Nous osons croire que, dans la limite de nos modestes moyens et grâce à l'ouverture d'esprit et à la compétence de tous les collaborateurs de ce projet, nous avons tout au moins esquissé les grandes lignes, les conditions et les limites d'une recherche pluridisciplinaire. Aussi notre souhait ultime est-il de voir ces premiers résultats discutés et dépassés le plus tôt possible : ce sera le signe de la fécondité de nos efforts.



REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BERLIN, B. et KAY, P., Basic color terms : Their universality and evolution, University of California, Berkeley.
1969
- CONKLIN, H., "Ethno-genealogical method", in GOODENOUGH, W.H., Explorations in Cultural Anthropology, New-York, McGraw-Hill.
1964
- DOUGLAS, M., Purity and Danger. An Analysis of Concepts of Pollution and Taboo, Londres, Routledge et Kegan Paul.
1966
- FRAKE, C., "Notes on Queries in Ethnography", American Anthropologist,
1964 66, 3 : 132-145.
- KEESING, R., "Paradigms lost : the New Ethnography and the New Linguistics", Southwestern Journal of Anthropology, vol. 28,
1972 n. 4, 299-332.
- LEVI-STRAUSS, Cl., Mythologiques, Plon, Paris.
- PIAGET, J., La formation du symbole chez l'enfant, Delachaux et Niestlé,
1964 Neuchatel.
- SPERBER, D., Le Symbolisme en général, Hermann, Paris.
1974
- 1975a "Pourquoi les animaux parfaits, les hybrides et les monstres sont-ils bons à penser symboliquement",
L'Homme, XV, 2 : 5-34.
- 1975b "Rudiments de rhétorique cognitive", Poétique, 23 :
389-415.
- TORNAY, S., "Langage et perception : la dénomination des couleurs chez les Nyangatom du Sud-Ouest éthiopien", L'Homme,
1973 XIII, 4 : 66-94.
- TURNER, V., "Color classification in Ndembu ritual", in Anthropological Approaches to the study of Religion, ASA Monographs 3,
1968 Tavistock Publications, Londres, 47-84.
- VOCABULAIRE International de l'Eclairage, Paris, Compagnie International de l'Eclairage, publication n. 17.
1970

Chronologie des travaux

Dès le départ, il nous est apparu que notre rôle, en tant que responsable scientifique, était de susciter la collaboration de chercheurs variés, dont le seul point commun ne pouvait être à l'origine que l'intérêt partagé pour notre thème : la couleur, sa perception, sa dénomination, ses implications. Si nous avions misé sur une méthodologie plutôt que sur un thème, nos résultats eussent été beaucoup plus limités et notre entreprise eût perdu son intérêt essentiel : celui de provoquer un débat, une réflexion sur les méthodes plutôt que de conduire à leur application unilatérale. C'est pourquoi notre méthode d'enquête sur la dénomination des couleurs au moyen du nuancier Letracolor (1973) n'a été proposée aux collaborateurs que pour leur donner l'occasion de s'interroger à la fois sur un thème précis et sur la façon dont ils pouvaient l'aborder de l'intérieur de leur pratique scientifique. Dans ces conditions chaque chercheur a été invité à exprimer le mieux possible l'originalité de sa démarche. Les consensus et les oppositions devaient ainsi se préciser au fur et à mesure de l'avancement des travaux grâce à des échanges périodiques entre chercheurs et constants avec le responsable du projet.

Repères chronologiques

Automne 1974

a) exposé du projet dans le cadre de l'équipe n° 3 du Laboratoire d'Ethnologie de l'Université de Paris X-Nanterre (LA 140). Il s'agit de l'équipe d'ethno-linguistique dont la responsable est M.P. Ferry,

chargée de recherche au CNRS. L'équipe accepte de collaborer au projet et ses membres le font connaître ;

b) démarrage des activités de documentation, de secrétariat et de coordination dans les locaux du LA 140.

Année 1975

a) développement des contacts avec des chercheurs français et étrangers en vue de l'organisation d'une journée de rencontre ;

b) Journée de rencontre du 19 mars 75, au LA 140, Nanterre. Participation de trente-quatre chercheurs français et étrangers, dont douze présentent des communications, amplement discutées (cf. en annexe, dactylographie intégrale des débats) ;

c) suite des activités de coordination, échanges de documents ; réception des premières contributions en vue d'une publication collective ;

d) de septembre 75 à février 76, le responsable scientifique est en mission en Ethiopie. La coordination des travaux est assurée par M.M. Fontaine-Tornay, vacataire, la responsabilité administrative étant confiée à Roberte Hamayon, Directeur d'études à l'E.P.H.E., membre de l'équipe n° 3 du LA 140.

Année 1976

a) Les contributions reçues - une dizaine en février - sont partiellement redactylographiées et reproduites à 30 exemplaires, par l'Imprimerie de l'Université de Paris X, en vue de leur diffusion auprès des collaborateurs ;

b) Rencontre du 19 mai 76 : on fait le point ; on précise les orientations théoriques devant présider à l'élaboration d'un ouvrage collectif cohérent, traduisant les grandes lignes de la recherche. On élit un comité de lecture chargé de préparer le manuscrit pour la publication ;

c) dactylographie et reproduction à 30 exemplaires de la majeure partie des contributions ;

d) traduction en français de cinq contributions anglaises par A. Chavy et le responsable du projet ;

e) réunions du comité de lecture (P. Achard, S. Bouez, M. Centlivres, J. Dournes, J. Nepote, F. Parra, S. Tornay) en vue de l'élaboration finale du plan de l'ouvrage et de la rédaction des introductions.

f) décembre 76 : un manuscrit de 801 p. et 36 p. de graphiques est prêt pour la publication sous le titre provisoire : **CONNAITRE ET NOMMER LES COULEURS.**

CONNAITRE ET NOMMER LES COULEURS

Ouvrage collectif édité par Serge Tornay

2 vol., 801 pages dactylographiées

36 pages de graphiques, figures et planches
hors-texte.

Cet ouvrage constitue la synthèse des recherches animées et coordonnées par Serge Tornay au Laboratoire d'ethnologie et de sociologie comparative de l'Université de Paris X Nanterre (CNRS LA 140), dans le cadre de l'Action Thématique Programmée "Traitement, transmission et stockage des images" (CNRS - CNET).

Sur la base d'une unité thématique bien précise, le problème transculturel de la connaissance et de la dénomination des couleurs, les recherches se sont déroulées dans un esprit essentiellement pluridisciplinaire.

Les quatre sections de l'ouvrage, Voir, Dénommer, Concevoir, Evoquer, expriment successivement les optiques choisies et leur articulation logique:

- Voir : - état de la recherche sur la vision des couleurs;
- problèmes des contraintes psycho-physiologiques dans le domaine de la dénomination des couleurs.
- Dénommer: - la couleur et le problème des universaux linguistiques;
- mise en oeuvre de l'ethno-linguistique.
- Concevoir: - la couleur comme objet de l'ethno-science : problèmes de méthode et questions à l'ethno-science.
- Evoquer : - couleur et symbolisme culturel: diversité des perspectives actuelles;
- pour la conception cognitive du symbolisme.

Cette diversité des regards sur le thème se concrétise aussi par une volonté d'ouverture aux écoles actuelles, aux orientations théoriques divergentes, voire contradictoires, qui opposent, par exemple, les tenants du particularisme culturel à ceux de l'universalisme. Huit auteurs sont étrangers (deux américains, deux britanniques, un cambodgien, un suédois, deux suisses) et la confrontation de leurs travaux aux recherches françaises est particulièrement instructive. Transculturel, l'ouvrage l'est aussi par les matériaux nouveaux qu'il verse au dossier de l'ethno-science. Perception, dénomination, usages et signification de la couleur ont été étudiés empiriquement, et dans la grande majorité des cas sur le terrain, dans vingt-trois cultures distinctes :

Afrique : amharique, arabe tunisien, bakongo, basari, bedik, hamar, mursi, nyangatom;

Amérique : mixtèque, nahuatl, tlapanèque;

Asie : chinois, ho, jōrai, khmer, mongol, santal, tadjik, turc, uzbek;

Europe : breton, français;

Mélanésie : iafar.

Tentative de réponse à une question controversée depuis plus d'un siècle au sein des sciences de l'homme, l'ouvrage devrait intéresser un large public : il offre un riche éventail de matériaux ethnologiques qu'il soumet aux réflexions critiques des psychologues, des linguistes, des anthropologues et des ethnologues eux-mêmes, invités par lui à s'interroger aussi bien sur les méthodes ethnographiques que sur les a priori de leurs orientations théoriques. Enfin, en vertu de la vogue actuelle de l'ethno-linguistique, de l'ethno-science et des recherches sur le symbolisme, et de son ouverture aux problématiques anglo-saxonnes, l'ouvrage devrait susciter de l'intérêt également à l'étranger.

CONNAITRE ET NOMMER
LES COULEURS

Liste alphabétique des auteurs

- P. ACHARD, M.S.H, Paris
M.L. BEFFA, C.N.R.S, Paris
M. BORNSTEIN, Princeton University
M. BOUEZ, Université Paris X, Nanterre
S. BOUEZ, Paris
G. BOULINIER, C.N.R.S, Paris
J. CAIRO, Binghamton University
M. CENTLIVRES-DEMONT, Ecole d'Architecture, Lausanne
P. CENTLIVRES, Université de Neuchatel
D. DEHOUE, C.N.R.S, Paris
J. DOURNES, C.N.R.S, Paris
M.P. FERRY, C.N.R.S, Paris
R. HAMAYON, E.P.H.E, Paris
A. JAKOBSON, Stockholms Universitet
B. JUILLERAT, C.N.R.S, Paris
KHING Hoc Dy, Paris
J. LE QUERREC, Montréal
J. LYDALL, L.S.E, Londres
A. MEUNIER, C.N.R.S, Paris / Université de Paris-Vincennes
J.NEPOTE, C.N.R.S, Paris
F. PARRA, Museum National, Paris
S. TORNAY, Université de Paris X, Nanterre
D. TURTON, Université de Manchester (Grande Bretagne)
F. VINCENT, Université de Paris X, Nanterre
P. WALD, C.N.R.S, Paris / I.D.E.R.I.C, Nice
A. ZEMSZ, Université de Paris X, Nanterre

